

LE MARTYRE
D'UNE MERE

Première Partie

I

LA PHILOLOGIE DE JULES
DRÉAN.

—Elle a peut-être mieux fait.
—Eh ! pourquoi cela ?
—Parce qu'elle ne consentira jamais à me donner les cent mille francs qui me sont nécessaires pour me remettre à flot. Elle a son fils, elle n'est pas seule.

—Un bambin de cinq ans.
—C'est possible, mais enfin, elle n'a pas le droit de gaspiller ainsi le bien de son enfant.
—Tu es gentil. Tu appelles gaspillage, sauver le frère de son mari de la faillite.

—Enfin, je ne lui en veux pas de ne point m'avoir répondu. Elle est mère, encore un fois, ce n'est pas à elle de réparer mes écarts et mes sottises.

De ses dix doigts, Jules Dréan tambourinait sur la nappe avec impatience.

—Je ne pourrai jamais rien faire de toi, dit-il ; c'est inutile de continuer à discuter... Tu as pourtant prononcé un mot qui aurait dû l'arrêter net et te remettre dans le droit chemin.
—Quel mot ? — fit M. Martray ahuri.

—Celui-ci : tu as reconnu toi-même que Mme Aline Martray avait deux cent mille livres de rentes... C'est net, c'est précis... Cela veut dire un capital de plus de quatre millions.

—Oh ! certainement... Mais où veux-tu en venir ?... Ces quatre millions sont à ma belle-sœur, et pas à moi !

—Ah ! c'est énervant à la fin !... Mais tu ne comprends donc rien ?... Mais tu ne sais donc pas... ?

Jules Dréan allait continuer lorsqu'il s'arrêta net.

—Chut, dit-il à mi-voix pour la seconde fois, — on vient.

Irma, la cuisinière, apparut, l'air assez embarrassé. Elle tenait une lettre à la main.

—Monsieur, dit-elle en cherchant ses mots, — voici une lettre.

Félix Martray tendit la main, et prit la lettre. L'enveloppe était soignée de petites taches de graisses. C'était limpide. Irma, la recevant des mains du facteur, l'avait jetée sur la table de cuisine, l'oubliant là.

La cuisinière voulut s'excuser.

—Sortez donc ma fille ! — lui dit Jean Dréan, en lui désignant la porte du doigt. — Je vous ai déjà dit que nous avions à causer.

Une fois seuls :
—Eh bien ! lui dit-il d'un ton calme... Je te parie que c'est la lettre de la belle-sœur.

Félix Martray, d'une main tremblante, brisa le cachet, et d'une voix que l'émotion enrouait, lut ce qui suit :

—Mon cher frère,
"J'étais absente, c'est ce qui explique mon silence. Je ne vous en dois pas moins toutes mes excuses... Mais, je l'espère, il n'y a pas de temps de perdu. Je pars immédiatement pour La Flèche, où j'arriverai quelques heures seulement après cette lettre. Ne m'envoyez point chercher. Je prendrai une voiture à Creil. Nous allons voir promptement à agir au mieux de vos intérêts.

"Votre sœur bien affectionnée,
"Aline Martray."

—Ah ! la brave créature ! — s'écria Félix les larmes au yeux. Jules Dréan éclata de rire. — Toujours de la sensibilité. Se levant alors de table, les mains étendues :

—Eh bien ! quand je te le disais !... avais-je raison ?

Félix Martray, embarrassé, ne savait que répondre. Il n'écouait pas, d'ailleurs, son cousin.

Celui-ci poursuivait !

—Eh bien ! la voilà ! la carte maîtresse !... Patout vainqueur !... Celui qui a fait gagner les batailles !... Il vient à toi !... "

11

UNE VEUVE

Malgré son assurance, malgré son aplomb apparent, Jules Dréan avait un peu perdu la tête. Le chiffre de cette fortune bourdonnait à son oreille, sensible au bruissement d'une mouche insaisissable et

afolante. Plus de deux cent mille livres de rentes ! Plus de quatre millions !... Et cela aux mains d'une veuve jeune, jolie et... consolante sans doute. Il avait vu, à diverses reprises, son portrait dans l'album de photographies de Félix Martray. Et il se souvenait de traits de pureté, exquise, avec de grands yeux alanguis et profonds. En même temps que les chiffres étincelants, passait et repassait devant lui l'image de cette femme. Oh ! comme il vous aurait bien planté là, Félix, s'il avait pu le faire ; comme il eût bien opéré pour son propre compte. Mais non, il se disait tout en manœuvrant que la chose était impossible.

Mme Aline Martray devait être une femme de trente ans, sinon plus. Et lui en comptait tout juste vingt-huit. Disproportion d'âge... Mon Dieu ! ce n'est pas une raison... On pourrait voir. Après tous il était cent fois mieux de sa personne que ce pauvre Félix, déjà alourdi, empâté et légèrement voûté. C'est en se promenant dans le parc exigü de La Flèche, sorte de jardin anglais tenu, que Jules Dréan se livrait à ces réflexions.

Félix Martray l'avait laissé seul. Le beau-frère de Mme Aline s'évertuait par la maison, pour faire préparer l'appartement de la voyageuse. Le soleil déclinait rapidement à l'horizon lorsque la grille de La Flèche tourna sur ses gonds pour livrer passage à une horrible catéche de louage, à caisse scellée et brune. Elle était attelée de deux rosses fumantes et couvertes d'écumé qui avaient dû endurer tout le long de la route le supplice du touet, seul moyen de les maintenir à une allure autre que le ra-couri. Enfin la calèche atteignait le but de son voyage... on finit toujours par arriver. Tandis que le conducteur essayait vainement de faire décrire à son piteux attelage la courbe traditionnelle, afin d'atteindre le perron de l'habitation un homme qui se tenait à côté de lui sur le siège, sauta lestement à terre en lui disant d'un ton de commandement :

—Stop !... Allons ! pas tant de manières, vous voyez bien qu'elles n'en peuvent plus, vos rosses... Stop !... là donc ! Vous êtes sourd ?... je vous ai dit d'arrêter, de vous tenir tranquille... C'est du français... Voulez vous obéir... ne plus bouger... ou je cogne... "

Par la portière une voix de femme se fit entendre ;

—Bouscat !...
Ce nom fut prononcé sur un ton de prière.

—Bien, madame... Mais c'est que j'ai une peur bleue qu'il ne verse avec toutes ces giries, ce singe-là.

Aux ordres réitérés de Bouscat, l'automédon avait fini par renoncer à sa courbe et se tenait maintenant immobile, lui sa calèche et ses rosses, à une courte distance du perron.

Présentons d'abord Bouscat, Jean Bouscat au lecteur.

Un matelot, un vrai matelot, affligé d'une pièce de quarante ans, comme il le disait lui-même. Ayant quitté le service de la mer pour celui de Mme sa commandante, Mme Martray. Noir de peau, de cheveux, de barbe, noir en tout, lesté, trapu, carré d'épaules, d'une force redoutable et d'une adresse terrible. Au milieu de la teinte d'un goudron uniforme qui recouvrait son visage, brillaient des yeux noirs, vifs, saillants, toujours en mouvements, pareils à des yeux de singe. Une seule note piquait le regard au milieu de cette brume et uniforme sépia... C'était une cicatrice, zébrant le visage en travers, et partant du bas de l'oreille à la tempe gauche. Un souvenir de sabre malgache. Au milieu de ce brun, la raie tranchait d'un rouge vif.

Il était vêtu d'une vareuse bleue, d'un pantalon semblable et coiffé d'un petit chapeau ciré, sa seule coiffure par tous les temps.

Il avait ouvert la portière, et tout en disant :

—Vous pouvez descendre, madame.

Il avait pris dans ses bras un petit garçon de cinq à six ans, lequel lui jetait les bras autour du cou, en l'embrassant à pleines lèvres.

—Comment ça va, avait dit Jean Bouscat, depuis que l'on est enfermé dans cette sale

baignole ?

L'enfant s'était mis à rire, d'un rire perlé, charmant, et avait répondu :

—Et toi ? comment ça va, vieux marsouin ?

Et le visage tanné de Jean Bouscat avait aussitôt exprimé la joie la plus pleine, au moyen de plusieurs contorsions amusées.

Félix Martray et Jules Dréan se gardaient curieusement cette petite scène du haut des marches du perron.

La vue de Jean Bouscat intriguait le jeune docteur.

—Qu'est-ce que c'est que ce Mandrille ?... grondait-il, vous n'avez pas besoin de ça ici.

Ca, comme il disait, semblait très peu se soucier de ces deux messieurs, et ne leur avait point accordé un regard, pas plus qu'un coup de chapeau.

Après avoir déposé l'enfant à terre, il s'était de nouy, au avancé vers la calèche et avait offert les deux mains à une jeune femme toute en noir, grande, svelte, qui mettait pied à terre, avait jeté un regard autour d'elle.

—Allons donc, Félix ! avait murmuré Jules Dréan à l'oreille de son cousin.

Félix, demeurait en effet immobile comme un terme au sommet du perron. Le coup de sonde de son cousin le galvanisa. Il dévala les marches, en courant.

—Ma sœur... ma chère sœur ! que je suis heureux de vous voir, bredouilla-t-il d'une voix essoufflé, que je vous remercie d'être venue.

Elle lui avait tendu la main avec la cordialité la plus franche.

—Je m'excuse d'arriver si tard, dit-elle d'une voix vibrante, timbrée, une voix à la fois chaude et forte, et elle ajouta : Mais nous allons réparer le temps perdu.

Belle au delà de toute expression, dans sa simple robe de veuve, à manches étroites à col plat et uni. Oh ! elle n'eût pas été plus belle si l'on eût orné de soie ou de satin ses sculpturales épaules, à la place de cette uniforme robe noire à laquelle, on le devinait elle s'était condamnée pour toute sa vie. Ses cheveux blonds, lissés, nus, étaient partagés en deux bandeaux plats encadrant tristement le visage froid, pâle, sur lequel la douleur avait à jamais imprimé sa grille, seuls les yeux, d'un outre-mer profond, annonçaient cette physiologie éteinte et disaient tout un monde d'énergies contenues et d'immuables volontés.

L'enfant, lui, charmant, grand, fort pour son âge, grassement et nerveux, offrant de toutes parts, comme dit le grand poète, "sa jeune âme à la vie et sa bouche aux baisers."

Il se nommait Raoul, comme son père.

Pauvre femme ! pauvre mère !... Elle avait été frappée en pleine jeunesse, en plein cœur.

Un mariage d'amour, après une lutte acharnée contre une famille hantaine et rapace. Quatre ans d'un bonheur sans nuage, d'un bonheur divin, ainsi qu'elle le disait elle-même.

Puis le chagrin, le départ du commandant Martray pour Madagascar, et là, "quelques mois plus tard, la mort. Il avait été tué, tombant dans une embuscade, frappé d'une balle en plein front.

Jean Bouscat avait rapporté son corps.

Un soir, il était arrivé à Versailles, où habitait la veuve.

Il était entré et avait dit simplement :

—Je suis Jean Bouscat, l'ordonnance du commandant, je lui ai promis de venir veiller sur sa femme et sur son fils... "

Depuis, Jean Bouscat, n'avait plus quitté la maison.

Tout de go, le petit Raoul l'avait pris en grande affection.

—Toi, avait-il demandé, comment je t'appellerai ?

—Appelle-moi : vieux marsouin.

La mère avait un peu grondé, elle ne trouvait pas "vieux marsouin" convenable. Mais comme la conversation de Jean Bouscat était châtée entre toutes, comme au prix d'efforts surhumains, ils est vrai, jamais un gros mot ou un juron ne s'échappait de ses lèvres devant le cher bébé elle avait

passé par dessus le "Vieux Marsouin."

Tandis que Mme Alice Martray, répondant à la bienvenue de son beau frère, terminait sa phrase, elle s'était retournée pour donner un ordre à Jean Bouscat.

Elle s'arrêta court. Ses yeux venaient de se heurter à ceux de Jules Dréan, de puis longtemps fixés sur elle.

Une légère rougeur lui pointa aux joues.

Dans cet inconnu à l'œil fixe, aux lèvres minces, son cœur droit avait instinctivement deviné un ennemi.

—Ma chère sœur, vous m'excuserez... au premier moment... dans le trouble de l'arrivée, j'ai omis de vous présenter l'un de mes plus proches parents et en même temps un ami intime... M. Jules Dréan, docteur en médecine.

Jules Dréan avait baissé la tête, sans ajouter une parole, sans hasarder un mot, se contentant de saluer profondément.

—Mauvaise entrée de jeu, — gonda-t-il, — je lui ai déplié du premier coup, à la venue.

Cependant Mme Martray avait pénétré dans la maison d'habitation, et prenait possession de l'appartement qui lui avait été préparé.

—Ma chère sœur, — lui dit Félix, — vous n'avez pas amené de femme de chambre, si vous voulez ?

La jeune femme l'arrêta d'un geste.

—Je me sers toujours seule, — dit-elle. Quant à Raoul, il a Bouscat.

Félix crut pouvoir hasarder une pointe.

—C'est décidément une bonne à tout faire que votre Bouscat, — fit-il en riant.

—C'est l'honneur et le dévouement incarnés, — répliqua simplement Mme Martray.

Félix balbutia une excuse, tout en se disant à part lui :

—Matin ! elle est rêche, la belle-sœur.

Le dîner fut glacial, lu gubré.

Malgré son aplomb, son audace, Jules Dréan se trouva démonté. Il aborda cent sujets de conversations, les uns après les autres, sans pouvoir animer la conversation.

C'est qu'il disait faux, qu'il pensait de même et que la pureté du cœur de la jeune femme se révoltait instinctivement contre cette fausseté qu'elle devinait à côté d'elle.

Il était temps que le repas se terminât, le docteur eût fini par éclater. Et avec cette gêne, les allées et venues de Jean Bouscat, du singe, comme il l'avait déjà baptisé, qui marchait sans bruit autour de la table, auprès de son jeune maître et n'accordant même pas aux autres un simple regard d'attention. Dans le cœur de Jules Dréan commençait à éclore une haine féroce dans laquelle il englobait ces deux êtres.

—Ce que je les ferai souffrir, ces deux-là, dit-il, une fois sorti de table... Ce sera un rêve... Je veux leur faire verser des larmes de sang.

Au dessert le bébé s'endormit.

Jean Bouscat le prit dans ses bras, l'enleva sans mot dire et s'en fut le coucher dans la chambre de sa mère, ainsi que l'eût fait le mieux stylée et le mieux dressé des nourrices.

Mme Martray avait accepté le bras de son frère pour passer au salon. Elle s'abstint de prendre du café, s'assit dans un fauteuil et parut attendre.

Jules Dréan était trop fin pour ne point comprendre toute l'éloquence de ce silence.

Il voulut lutter, résister. Force lui fut de prendre son chapeau, de se retirer, se servant du prétexte du cigare.

Maintenant, mon frère, fit Mme Martray, après avoir entendu le bruit des pas de Jules Dréan se perdre dans l'allée du jardin, nous sommes seuls, nous pouvons causer, expliquez-vous franchement... "

—L'explication sera courte, répliqua Félix en poussant un douloureux soupir. Je n'ai plus rien, ma sœur, rien ! La Flèche est hypothéquée au-dessus de sa valeur, demain, si je ne paie point, les huissiers saisiront tout, et encore, après avoir tout pris, me laisseront en face d'un déficit considérable. C'est la faillite, la banqueroute, c'est le déshonneur

et la ruine.

Mme Alice Martray secoua négativement sa jolie tête.

—Ce n'est rien de tout cela, puisque je suis venue ici pour l'empêcher. Tant que je vivrai, le nom de Martray, celui que Raoul portera un jour, demeurera sans tache... Mais laissez-moi vous demander ceci, mon cher frère, et ne prenez ma question ni pour une indiscretion, ni pour un reproche... Comment se fait-il que vous soyez tombé tout d'un coup ?

—Oh ! pas tout d'un coup, — protesta-t-il, — voici plus de cinq années que je lutte. Mais la dernière grève des verriers anglais m'a porté un coup fatal. La maison Thompson a suspendu ses paiements et ça été fini... Ici, depuis le commencement de la débâcle, la vie a été pour moi un véritable martyre... J'ai été en butte aux reproches, aux insolences des ouvriers, aux grossièretés des domestiques... Ah ! ma sœur, j'ai horriblement souffert... "

Mme Martray sentait bien que son beau-frère n'ajoutait aucune ombre à ce tableau. Il était rigoureusement exact.

—Dés demain, — répondit-elle, — vous allez pouvoir faire maison nette, sans bruit... il faut éviter tout scandale.

Sortant d'un petit sac en cuir de Russie qu'elle portait à la ceinture un rouleau de billets de banque :

—Voici, dit-elle simplement, — vingt mille francs pour faire face aux plus pressants et aux premiers besoins... Maintenant, quel est le chiffre qu'il vous faut, croyez-vous, pour liquider le passif de La Flèche, et en même temps vous permettre de continuer, de reprendre vos affaires ?

—Je pense, — dit-il en hésitant, — qu'avec cent quarante ou cent cinquante mille francs.

—Bien, mon banquier est prévenu, à la première heure, demain matin, je lui adresserai une dépêche et lui ferai connaître le chiffre du compte que vous avez chez lui... "

—Ma chère sœur, s'écria Félix Martray, les larmes aux yeux, comment vous remercier ?

—En acceptant, fit simplement la veuve... J'ajouterai que vous ne me devez aucune reconnaissance. Ce que j'en fais, c'est pour l'honneur du nom que nous portons tous les deux. Mon mari eût agi ainsi... Je dois agir à mon tour comme s'il était encore là.

A cet instant Félix Martray se souvint juste à point des recommandations expresses de son cousin Jules Dréan.

—Mais, ma sœur, reprit-il en balbutiant, car il avait peine cette fois à trouver ses paroles, c'est non seulement d'argent, dont j'ai besoin... ce qui m'est nécessaire surtout c'est un appui moral... Votre présence à La Flèche aurait... j'en suis convaincu... un résultat... "

—Bien, bien, répondit-elle, toujours avec la même simplicité, je n'ai pas parlé de mon départ... Je resterai à La Flèche jusqu'à ce que la verrerie ait repris son ancienne activité... Je resterai et elle accompagnera ces derniers mots d'une ineffable sourire, jusqu'à ce que vous n'ayez plus besoin de moi... "

—Oh ! ma chère sœur ! que de bontés... Comment vous remercier ?... Comment reconnaître ?

—Rien, fit-elle, secouant son adorable tête... entre nous tous les remerciements sont inutiles... Aimez Raoul, voilà tout ce que je vous demande, aimez-le bien... Il n'a plus de père !

Félix, la tête en feu, ne pouvait croire à un si grand bonheur. A grandes enjambées, par une nuit sans étoiles, il se promenait fiévreusement à travers les allées du parc.

Eh quoi ! il y avait de cela quelques heures à peine, il était encore désespéré, perdu, et voilà que tout à coup une main bienfaisante lui était tendue, il était sorti de l'abîme, on effaçait d'un coup son malheur, sa ruine, on lui rendait à la fois la fortune et l'honneur. Il s'arrêta brusquement au milieu de sa promenade, laissant échapper une exclamation de surprise touchant de bien près à la frayeur.

—Chut ! plus bas... plus bas, que diable, fit la voix railleuse de Jules Dréan, ces arbres même, seigneur, doivent avoir des yeux, et surtout des oreilles... Il se mit à la hauteur de

Félix et conduisit alors la promenade d'un pas rassuré.

—Eh bien ! cousin, reprit-il à mi-voix, comment la scène s'est-elle passée ?

—Il n'y a pas eu de scène, répliqua Félix avec vivacité. Cette femme-là... cette femme là, vois-tu, Jules... c'est un ange du ciel descendu sur la terre !

—Matin ! quel incendie, répliqua le jeune docteur en accompagnant ces paroles d'un petit rire aigrelet, ressemblant fort au grimement d'une lime, quel brasier ! Tous mes compliments ! Il ne te faut pas longtemps à toi... "

—Je te dis que c'est un ange. — C'est entendu... Toutes les femmes, on commence, quand on a la tête perdue, par les appeler "anges", jusqu'au moment où on les nomme "démons". C'est dans l'ordre. Tel que je te connais, tu ne peux pas manquer à la tradition.

—Ne plaisante pas ainsi, ou je me fâche avec toi... Jules Dréan haussa nerveusement les épaules.

—Cela m'est parfaitement égal, parce que je ne me fâcherai pas, moi... Mais je te prierai de ne pas faire l'enfant et d'être pratique... Le résultat de l'entrevue ?... Voilà ce que je te demande ?

—Ah ! bien au-dessus de mes espérances. Ma belle sœur, pour l'honneur de notre nom, ne veut pas qu'il y ait un faille dans la famille. Elle veut que le nom demeure sans tache.

Le même rire aigre se fit entendre.

—Ah ! c'est pour l'honneur du nom, fit en sourdine le docteur, mais alors tu ne lui dois rien, pas la plus petite reconnaissance... Eh ! eh ! eh ! c'est très amusant.

—Tais-toi, vipère, gronda Félix.

—Tu m'ennuies avec tes colères... Tu deviens d'un tonneau trop fort, à la fin. Veux-tu, ou ne veux-tu pas comprendre ? Hein ! tu t'appelles Félix Martray... Bon... c'est là la plus belle plume de ton aile... Tu appellerais Jules Dréan, cet ange de bonté, ce terre-neuve en jupon, ce candidat au prix Montyon, ce petit mouton bleu... en veux-tu encore ?

—Ne t'offrait pas la modeste somme de cinquante centimes... Cet archange te laisserait dévorer jusqu'au dernier orteil par les huissiers, sans leur jeter un petit ovale, autrement dit un billet de cinquante francs.

—Jules Dréan, je t'ordonne de partir, quitte la Flèche, je te chasse ! s'écria Félix au comble de l'exaspération.

—Tu es assommant, je te répète, je me trouve très bien ici et j'y reste... J'y reste pour toi, ingrat, autrement tu ne ferais que des sottises. Voyons, Félix... Félix qui peut être un cognosceur causas ? Réfléchis un peu... N te laisse pas aller à une sensibilité idiote... Je te le répète, si tu t'appelles Jules Dréan, comme ton serviteur, au lieu de te nommer Félix Martray, elle ne t'offre rien, la dame... Pas un zeste de citron. Alors, contiens toi, réfléchis. Tiens, je n'insiste pas pour l'instant, l'instant, tu es buté, mais demain mes paroles te reviendront en mémoire... Enfin, le résultat précis ?

—Elle met à ma disposition tout ce dont j'ai besoin... Cent cinquante mille francs si la chose est nécessaire... Tout ce dont j'ai besoin ou un mot pour me renflouer, pour repartir à nouveau... "

—C'est très bien... Mais ces cent cinquante mille francs, elle ne les a pas sur elle ?

—Elle m'ouvre un compte chez son banquier.

—Et elle ?... Que va-t-elle faire... "

—Elle demeurera ici jusqu'à ce que la verrerie de La Flèche soit en pleine activité.

—C'est cela que tu devais m'apprendre tout d'abord... Eh bien ! nous allons jouer une petite partie tu peux serrée... "

III

UNE MERE.

Nous avons dit comment Mme Aline Martray s'était installée à La Flèche.

Quelques détails complémentaires sont indispensables pour nous faire connaître la distribution de son appartement (à continuer)